

Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen
Herausgeber: Bund Schweizer Architekten
Band: 81 (1994)
Heft: 5: Individualität als Mass = L'individualié comme mesure = Individuality as a yardstick

Vorwort: Individualität als Mass = L'individualié comme mesure = Individuality as a yardstick

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Individualität als Mass

Die Architekturdiskussion der achtziger Jahre war geprägt von einer Themenstellung, die – eingebracht im Zusammenhang mit der Frage nach dem Verhältnis von Geschichte und architektonischem Projekt – gleichsam das theoretische Bindeglied zwischen der physischen Präsenz historisch abgelagerter Prozesse und den praktischen Entwurfsentscheidungen darstellte: Die Untersuchung des *Ortes* sollte es erlauben, die Charakteristiken eines Eingriffsgebietes herauszuschälen, sie zu beschreiben und zu bewerten, um schliesslich zu strukturellen, typologischen, räumlichen und formalen Kriterien für den Entwurf zu gelangen. Die Diskussion um den Ort war vorab eine Reaktion auf die stereotype Architektur der späten, «angewandten» Moderne der sechziger und beginnenden siebziger Jahre mit ihren Grossprojekten im Bereich des Massenwohnungsbaus und der Büro- und Verwaltungszentren, eine Architektur, die sich selbst jeglicher differenzierter Entwurfskriterien zu berauben drohte. Die Suche nach dem Ort war aber auch Symptom für die wachsende Besorgnis um den Erhalt der Schönheiten und Eigenarten des altvertrauten Territoriums in einer Zeit, in der die Gegensätze zwischen städtischer und ländlicher Besiedlung endgültig zu verschwinden begann.

Mittlerweile gehören Erläuterungen über den Ort zu den Gemeinplätzen jedwelchen städtebaulichen beziehungsweise architektonischen Argumentariums, sind selbstverständlicher Bestandteil, nicht selten genug aber auch plattitüdenhafte Krücken, der Entwurfsarbeit. Sie haben damit an kritischem Potential eingebüsst. Zugegeben, stringent waren die theoretischen Positionen um den Ort kaum je untermauert, vom Ort der Tessiner Tendenz, der sich irgendwo auf halbem Weg zwischen dem durch die Nachkriegs-CIAM eingeforderten «place» und den anthropologisch geprägten Theorien der Muratori-Schule situierte, über das schon mythologistische Verständnis des «genius loci» bei Christian Norberg-Schulz bis hin zur anpasslerischen Politik der Quartier- und Dorfbildarchitektur, bei der der Bezug zum Ort nur gerade noch in der Übernahme der in der näheren Umgebung vorherrschenden sogenannt «quartiertypischen Körnung» besteht. Griffigkeit und Elastizität, beide haben das Ort-Argument zum sofortigen

Verbrauch verurteilt – eigentlich zu Unrecht, zumindest aus der Perspektive heutiger Verstädterungsszenarien gesehen.

Es ist weniger der Verlust des gewohnten Erscheinungsbildes von Stadt und Landschaft, die der Frage des Ortes neue Aktualität verleiht, sondern der Umstand, dass sich im heutigen *periurbanen Raum* die Strukturmerkmale tendenziell vereinheitlichen. Die gewachsene, in ihren Schichten ablesbare Verwandlung von Natur- in Kulturraum mit ihrer distinktiven, fein abgestuften Gliederung wird ersetzt durch eine flächendeckende Zellenstruktur von gröberen Maschen, deren innere Organisation sich relativ autonom verhält. Jede einzelne dieser Zellen ist auf sich selbst zurückgeworfen, wenn es um die Ausprägung von architektonischen Qualitäten geht, zumal die Nutzungsprogramme Differenzierungen immer weniger unterstützen – Multifunktionalität, Ummwandlungsmöglichkeit und Austauschbarkeit der Nutzflächen sind geboten – und gar die Standortwahl zeitlich begrenzten Strategien unterliegt. Ein Eingriff im Periurbanen verortet den Schnittpunkt mehr oder minder komplex zusammengeführter Stränge eines beweglichen Netzes von Daten.

Die Architektur im periurbanen Raum richtet sich mithin zwischen Provisorium und offener Struktur ein. Übrig bleibt die Individualität der Zelle als potentiell konkreter Ort. Vielleicht hatte Mario Botta damals gar nicht so unrecht, wenn er dafür hielt, nicht *an* einem Ort, sondern *den* Ort zu bauen – nur heisst das unter den heutigen Voraussetzungen flächendeckender Urbanisierung und flexibler Nutzung etwas anderes: Architektur soll den Ort nicht definitorisch verfestigen, geschweige denn individuell intimisieren; sie soll vielmehr zwischen den Gegebenheiten des Ortes und den programmatischen Optionen räumlich so vermitteln, dass die zu diesem Zweck entwickelte Figur die Individualität des Eingriffs verallgemeinert darstellt.

Die in dieser Nummer versammelten Beispiele von Siedlungsentwürfen und Einzelobjekten situieren sich alle in der schweizerischen Weder-Stadt-noch-Land-Zone. Sie machen deutlich, in welchem Masse individuelle Orte aus als gewöhnlich wahrgenommenen Kontexten herauszulösen sind.

Red.



L'individualité comme mesure

Dans les années 80, la discussion sur l'architecture était marquée par une thématique qui – liée à la question soulevée par le rapport existant entre l'histoire et le projet architectonique – constituait pour ainsi dire le lien théorique entre la présence physique de processus historiques et les décisions pratiques des projets: l'analyse du *lieu* devait permettre de dégager les caractéristiques d'une région d'intervention, de la décrire et de l'évaluer, pour en tirer des critères structurels, typologiques, géographiques et formels utiles au projet. La discussion du lieu était surtout une réaction à l'architecture stéréotypée des modernes «appliqués» de la fin des années 60 et du début des années 70, avec leurs projets ambitieux de grands ensembles d'habitation et de centres administratifs, une architecture qui menaçait de se dérober à tout critère différencié d'élaboration de projet. La recherche du lieu était également symptomatique du souci croissant de conserver les beautés et les propriétés d'un territoire familier à une époque où les antagonismes entre habitat urbain et habitat rural commençaient véritablement à disparaître.

Depuis, les commentaires sur le lieu sont devenus des clichés de l'argumentation sur la construction urbaine et sur l'architecture et font partie intégrante du travail d'élaboration de projet, à la fois béquilles trop utilisées et platitudes. Ils ont perdu de leur potentiel critique. Admettons-le: les positions théoriques sur le lieu n'ont pour ainsi dire pas eu de fondement probant. Du lieu de la *tendenza tessinoise*, qui se situait quelque part à mi-chemin entre la «place» revendiquée par le CIAM de l'après-guerre et les théories marquées anthropologiquement de l'école muratorienne, à la politique suiviste de l'architecture de quartier et de village, où le rapport au lieu ne consiste plus que dans la reprise de la granulation dite typique du quartier, prédominante alentour, en passant par l'acception déjà mythologique du «genius loci» de Christian Norberg-Schulz. Maniabilité et élasticité: toutes deux ont condamné l'argument du lieu à une consommation immédiate – à tort en fait, du moins dans la perspective des scénarios d'urbanisation actuels.

C'est moins la perte de l'image traditionnelle de la ville et du paysage qui donne une nouvelle actualité à la question du lieu que le fait que les caractéristiques structurelles ont tendance à s'uniformiser dans *l'espace périurbain*. L'évolution qui s'est faite, lisible dans ses couches, d'un espace naturel à un espace culturel, avec ses subdivisions distinctes, finement graduées, est remplacée par une large structure cellulaire à mailles grossières, dont l'organisation interne est relativement autonome. Chacune de ces cellules est renvoyée à elle-même quand il y a des qualités architectoniques, d'autant plus que les programmes d'utilisation encouragent toujours moins les différences – multifonctionnalité, possibilités de transformation et interchangeabilité entre les surfaces utiles sont de mise – et que le choix de la localisation repose sur des stratégies à court terme. Intervenir en milieu périurbain détermine le point d'intersection des mailles entremêlées avec plus ou moins de complexité d'un réseau mobile de données.

L'architecture pratiquée en milieu périurbain s'organise donc entre le provisoire et la structure ouverte. Reste l'individualité de la cellule comme lieu concret potentiel. Mario Botta n'avait peut-être pas totalement tort quand il affirmait qu'il ne fallait pas construire *en* un lieu, mais *le* lieu. A la réserve près que dans les conditions actuelles d'urbanisation à grande échelle et de flexibilité d'utilisation, ces mots signifient autre chose: l'architecture ne doit pas définir solidement le lieu, et encore moins le rendre intime. Elle doit au contraire concilier les caractéristiques du lieu et les options du programme de manière à ce que la figure développée à cette fin représente en la généralisant l'individualité de l'intervention.

Les exemples de projets de lotissements et de maisons réunis dans ce numéro se situent tous dans cette zone ni ville ni campagne si typique de la Suisse. Ils illustrent bien dans quelle mesure les lieux individuels doivent être libérés de contextes perçus comme ordinaires.

La réd.

Individuality as a Yardstick

The architectural discussion of the 1980s which revolved around a theme introduced in connection with the question of the relationship between history and the architectural project represented a kind of theoretical link between the physical presence of historically established processes and practical decisions connected with architectural design. The debate referred to investigations into the *place* intended to make it possible to reveal, describe and evaluate the characteristics of the area under development in order to arrive at structural, typological, spatial and formal criteria for the project, and it was first and foremost a reaction to the stereotyped architecture of the late “applied” Modernism which was prevalent in the 1960s and early 1970s with its large-scale projects of high density housing and office and administration centres, a kind of architecture which represented a threat to all differentiated design criteria. The quest for the site was, however, also a symptom of the growing anxiety about the preservation of the beauty and individuality of familiar territory at a time in which the contradictions between urban and country living were starting to disappear once and for all.

Meanwhile, considerations relating to the site have become part and parcel of all architectural and town planning discussions and are accepted elements of the design process, although the fact that they not infrequently take the form of platitudinal crutches has robbed them of something of their critical potential. Admittedly, the theoretical standpoints relating to the site were never really firmly established, and they range from the Ticino “Tendenza” which lies somewhere between the “place” stipulated by the post-war CIAM and the anthropologically determined theories of the Muratori school, via the mythologistic concept of the “genius loci” in the work of Christian Norberg-Schulz up to the conformist policies of the village and town district architecture in which the reference to the site consists of nothing more than the adoption of the predominant so-called “district-typical grain”. The two criteria of manageability and elasticity have virtually sentenced the “site discussion” to immediate consumption – actually with-

out justification, at least from the perspective of today’s urbanisation scenarios.

It is not so much the loss of the familiar appearance of the town and country which has given the issue of the site a new topicality as the fact that in today’s *peripheral space* the structural characteristics are tending to become more unified. The layer-wise perceptible transformation from the natural to the cultural landscape with its distinctive and finely graded sub-divisions is being replaced by an extensive, loosely-knit cellular structure with a relatively autonomous inner organisation. Each one of these cells is self-dependent in terms of the expression of architectural qualities which provide less and less support for differentiation in the utilisation programmes since multifunctionality, convertability and exchangeability of useable space are the order of the day, and even the choice of the site is based on temporally limited strategies. Interventions in peripheral areas establish the points of intersection of more or less complexly related strands of a moveable network of data.

Architecture in peripheral areas is orientated towards something between a provisional arrangement and open construction. What remains is the individuality of the cell as a potentially concrete place. Perhaps Mario Botta was not so wrong when he maintained that architecture was not building *in* a place but *building a place* – except for the fact that this takes on a rather different meaning in the face of today’s requirement for extensive urbanisation and flexibility of use: rather than stabilising and defining (not to mention intimising and individualising) the site, the task of architecture is to mediate between the conditions of the site and the options of the design brief in such a way that the individuality of the resulting project assumes a generally valid form.

The housing projects and individual buildings presented in this issue are all situated in the Swiss neither-town-nor-country zone, and they clearly illustrate the extent to which the individuality of the site may emerge from the context in which it is ordinarily perceived.

Ed.